



Nez

► 1 octobre 2018 - N°6



UN ESPRIT SAIN(T) DANS UN CORPS IMPUR

Par Delphine de Swardt

Offrande, moyen de communication avec le divin, source de ravissement, image de la voie à suivre...

Les différentes religions accordent une place importante au parfum, dans les textes comme dans la pratique liturgique.

Le parfum partage avec le divin une invisibilité. Il est une présence plus qu'une substance palpable incorporée, et pourtant force de conviction. Dans les écritures sacrées comme dans les cultes, il tient une place importante dont la justification n'est pas que métaphorique. Lié aux corps corrompus et corruptibles, l'inaltérable parfum distingue, par l'odeur, les âmes pures des mauvaises.

Au commencement, selon l'Ancien Testament, la terre et le ciel récemment créés sont plongés dans les ténèbres. La présence divine se matérialise par l'air (« un vent de Dieu tournoyait au-dessus des eaux »), air qui se fait bientôt respiration. Car Dieu crée l'homme à partir de la glaise du sol; toujours selon la Genèse, pour lui donner la vie, « Il insuffla dans ses narines une haleine de vie et l'homme devint un être vivant ». De là à considérer Adam comme un « être essentiellement olfactif », selon la proposition de Michel Tournier dans *Les Contes du medianoche* (éd. Gallimard Jeunesse,

1989), il n'y a qu'un pas. Mais pour autant, l'homme, dès lors qu'il est chassé du jardin d'Éden, ne sent pas nécessairement bon.

Rite sacrificiel grec

C'est principalement la Grèce qui place le parfum au centre de l'« anthropogénèse », ainsi que le remarque Brigitte Munier dans son récent ouvrage *Odeurs et Parfums en Occident. Qui fait l'ange fait la bête* (Éditions du félin, 2017). Selon la chercheuse, « le mythe du sacrifice prométhéen, fondateur du mode de vie humain, a précisément fixé le rôle des aromates et du parfum en Grèce » et, au-delà, pour toute notre culture. Prométhée, devant distribuer aux dieux et aux mortels leur lot de nourriture, dissimule la viande destinée aux hommes dans l'estomac d'un bœuf, tandis qu'il donne aux Olympiens les os de l'animal, recouverts de graisse alléchante. « Ce mythe décida du rite sacrificiel grec. Sur leurs autels, les hommes égorgeaient puis grillaient des animaux recouverts d'aromates dont les fumées odorantes s'élevaient vers le ciel et alimentaient les dieux. L'homme est carnivore et mange ce qu'il a tué, de la chair morte qu'il doit ensuite digérer. [...] Les dieux, en revanche, se nourrissent de substances incorruptibles, les fumées parfumées, ainsi sont-ils préservés de la dégradation d'une vie physiologique soumise à la vieillesse et à la mort. Parfums et puanteurs partagent le divin et l'humain. »

Brigitte Munier explique : « Le parfum est immatériel, car il est impondérable, nourriture des dieux. Il est →

surtout un outil de partition ontologique entre dieux et mortels, comme il deviendra ensuite un outil de partition sociale. Dès lors, l'homme se définit comme un être puant par opposition aux dieux qui sentent bon. Tout tourne autour du processus digestif, matérialisé par les entrailles du bœuf dans le mythe. La finitude du corps se soumet à la répétition : la récurrence de la manducation qui asservit le corps à la digestion et la fermentation-putréfaction. Notre consommation de nourriture, dégradable de surcroît, désigne notre imperfection. L'homme a dû inventer des dieux qui sont tout ce dont les hommes sont frustrés. » Le modèle grec va imprégner durablement une scission entre matière incarnée, putrescible, et parfums désincarnés.

La transpiration du dieu

Déjà, l'Égypte antique connaît cette dualité. Les offrandes aux dieux y brûlent sur les autels dès l'aube, et le parfum est impliqué dans le rituel de passage et de transformation du mort en immortel. Embaumé, le défunt devient un « parfumé » digne des dieux. Les prières accompagnant le rituel funéraire invoquent le parfum à de nombreuses reprises comme remède à la putréfaction qu'il combat : « qu'on m'offre de la myrrhe, qu'on brûle pour moi l'encens [...] j'ai mon corps pour l'éternité ; je ne me suis pas putréfié, je ne me suis pas décomposé, je n'ai pas pourri, je n'ai pas été changé en vers [...] mon corps est durable, il ne périra pas », peut-on lire dans le *Livre des morts des anciens Égyptiens* traduit par Paul Barguet et cité par Brigitte Munier. « Débarrassé de sa pourriture physique et morale, de ses excréments honnis mille et mille fois, l'Osiris N. [le défunt momifié], dûment aromatisé, se trouve alors en présence des dieux parfumés, prêt à être jugé, respiré plutôt, puisque l'âme est parfum », écrit cette dernière.

La transsubstantiation opère même dès le contact avec le parfum, car il est, ainsi que les incorruptibles ingrédients qui le constituent, de nature divine : tous découlent de leurs corps célestes. « L'encens, les onguents, tout ce qui est odoriférant, est désigné comme "la transpiration du dieu" », relève Annick Le Guérer dans *Le Parfum. Des origines à nos jours* (éd. Odile Jacob, 2005). Il y a donc une forme de retour à l'envoyeur dans les rituels d'onction des statues et représentations des dieux, puisque « la myrrhe et les parfums qu'on offre à Hathor ou à Horus sont censés provenir de leurs membres ». On retrouvera semblable métonymie dans la tradition musulmane : la sueur de Mahomet sentait la rose ; mieux, elle aurait été à l'origine de la création de la fleur.

Croyance que rapporte le géographe Conrad Malte-Brun au début du XIX^e siècle : « Quand je fus enlevé au ciel, dit le Prophète, quelques gouttes de ma sueur tombèrent sur la terre, et c'est d'elle que sortit la rose ; et quiconque voudra sentir ma trace, qu'il sente la rose. » L'approbation des belles enveloppes olfactives, corporelles ou environnementales, est d'autant plus prégnante dans l'islam que le prophète Mahomet, né à La Mecque, centre important du commerce des matières aromatiques, avait été imprégné tôt par les parfums.

Force de persuasion

Le christianisme, quant à lui, n'exclut pas le parfum de sa symbolique, mais celui-ci a avant tout une valeur mystique. À l'odeur d'encens répond celle des saints « dont la chair sanctifiée par la chasteté et le jeûne est devenue incorruptible et, odeur exemplaire entre toutes, celle du Christ sacrifié », souligne Annick Le Guérer. Car il ne faut pas oublier que le parfum se retrouve jusque dans le vocabulaire : « Messia ou Messie signifie "oint", et en ce sens enrichit le lien sémantique entre Christos et Chrisma : Christos veut dire "enduit" ou "oint" comme Chrisma qui renvoie à tout ce qui sert à oindre », signale Brigitte Munier dans *Le Parfum à travers les siècles. Des dieux de l'Olympe au cyber-parfum* (Éditions du félin, 2003).

L'image métaphorique du parfum comme bonne parole qui s'épanche du corps du Christ se déploie dans la littérature chrétienne. « Le corps du Christ fut rempli de baume, autant qu'un magasin, et il voulut que cette réserve soit ouverte pour que le baume s'en écoule, par lequel celui qui pue est guéri », écrit au Moyen Âge le religieux et chroniqueur italien Jacques de Voragine dans son *Quadragesimale aureum*, cité par Annick Le Guérer. Le détour par cette métaphore permet de mettre en lumière une certaine similitude de structure méthodologique : le message du Christ se répand comme une bonne odeur qui emplit l'être, le pénètre et réjouit ses sens, c'est-à-dire son cœur, avant d'être intellectualisé. La force de persuasion de la foi agirait au même niveau que le parfum, par une saisie, une emprise corporelle en amont de tout raisonnement.

Le champ métaphorique des odeurs est utile aussi pour éclairer la séparation entre le bon et le mauvais, le divin et le malin, en miroir de la partition olfactive du propre et du sale, tant appuyée dans le bassin méditerranéen. D'une manière générale, synthétise Brigitte Munier, « les civilisations grecque, romaine, égyptienne, hébraïque, chrétienne et musulmane manifestent une même sensibilité

Le message du Christ se répand comme une bonne odeur qui emplit l'être et réjouit ses sens, son cœur, avant d'être intellectualisé.

à la puanteur et au parfum et leur attribuent les caractères différenciant l'animalité et l'âme; certaines condamnent l'usage profane des aromates, d'autres le tolèrent, mais toutes unissent la pureté morale à la bonne senteur vouée à l'oblation religieuse».

Dans l'islam, par exemple, « les bonnes et mauvaises odeurs fournissent des métaphores aux thèmes religieux du Hadith et dans les textes les plus rigoureux [...] ; ainsi "l'adultère est puant", mais "celui qui jeûne est plus pur aux yeux d'Allah que le parfum de musc, son haleine est plus pure, plus parfumée que le musc" », souligne Françoise Aubaile-Sallenave dans l'ouvrage collectif *Odeurs et Parfums* (sous la direction de Danielle Musset et Claudine Fabre-Vassas, Éditions du CTHS, 1999). Il en va de même dans l'illustration pédagogique des voies morales du christianisme, en particulier au moment de la Contre-Réforme catholique. À cette époque, selon les mots de Robert Muchembled (*La Civilisation des odeurs*, éd. Les Belles Lettres, 2017), « l'odorat se trouve convoqué pour souligner l'opposition entre les deux voies qui s'offrent aux chrétiens. D'un côté, les bonnes senteurs font partie des délices paradisiaques et annoncent aux vivants la présence du divin, telle l'"odeur de sainteté" émanant des dépouilles des athlètes de la foi. De l'autre, la puanteur s'attache solidement au Malin, foncièrement fétide, maître d'Enfers méphitiques promis aux damnés. »

Dans ces conditions, la bonne odeur est un outil de détection moral, un indice ou une preuve de bonne

conduite. « Saint Jean Chrysostome oppose le parfum délicieux du repentir et de la prière à la "fumée noire et puante" qui émane des pécheurs. Une nouvelle symbolique des odeurs est ainsi affirmée », analyse Annick Le Guérer dans *Les Pouvoirs de l'odeur* (éd. Odile Jacob, 2002). Le « nez » divin distingue le bon du mauvais comme, sur terre, on classe les castes par les odeurs. « Le diable sent le soufre à l'image de sa pestilence morale, mais sainte Thérèse exhale une odeur de rose », ainsi que Chantal Jaquet, auteure de *Philosophie de l'odorat* (éd. PUF, 2010), résume cette perspective duale.

Odeur de sainteté

Auréolé de sa vertu, le saint, par un mécanisme de miracle ordinaire, change l'air en parfum, comme le Christ, l'eau en vin. Il parle le langage de l'invisible, du divin avec lequel il entretient un rapport direct, et augmente donc sa présence d'un supplément d'âme fleurant bon. Annick Le Guérer rapporte dans *Le Parfum. Des origines à nos jours* quelques exemples proposés par *La Légende dorée* : « Quand saint Crisant est jeté dans un cachot infect, la puanteur épouvantable qui y règne se transforme instantanément en senteur suave et saint Ambroise, "l'ambre de Dieu" [,] est "la bonne odeur de Jésus-Christ en tout lieu". Le phénomène persiste ou se manifeste souvent après la mort, en liaison fréquente avec l'incorruption des chairs. Saint Pierre, exhumé plus d'un an après sa crucifixion [,] est trouvé "sain et entier sans aucune mauvaise odeur". » Post mortem, la bonne →



Au cours de la liturgie, la présence des fumées stupéfie l'assemblée, la plonge dans une pré-transe, prélude à l'élévation introspective.

odeur se maintient donc. Le corps-trace, enveloppe terrestre, reste immaculé, indemne de pourriture et de signe olfactif de cette décomposition, en raison même de l'âme sans tache du défunt.

De son vivant, le saint dégage plus qu'une odeur : une véritable composition olfactive, extrême raffinement proportionnel à son élévation. En effet, « l'examen des sources hagiographiques révèle qu'il n'existe pas une mais des odeurs de sainteté, diversement composées », note **Annick Le Guérer** dans *Les Pouvoirs de l'odeur* : « celle de Lydwine de Schiedam était constituée de sept senteurs : cannelle, fleurs coupées, gingembre, girofle, lis, rose, violette. Le Padre Pio ne pouvait en revendiquer que six, sainte Thérèse d'Avila quatre, Trévère trois, Basilissa deux. Tous ces composants forment, à l'instar des parfums profanes, de véritables bouquets. » Soumis à une rigueur exemplaire, notamment par le refus des plaisirs terrestres, le corps du saint produit un suc divin. Il se détache des senteurs animales, corrompues et bestiales pour se rapprocher du floral.

Si la bonne odeur naturelle, liée à l'ascèse, est recherchée, le parfum cosmétique, masque et vanité, est assimilé à de la débauche, pointé comme un reliquat païen. Parmi les docteurs de l'Église, Alphonse de Liguori, cité par **Annick Le Guérer**, prône au XVIII^e siècle les pénitences et les mortifications olfactives : « N'ayez point la vanité de vous entourer des parfums de l'ambre et des autres préparations odorantes ou de vous servir d'eau de senteur, toutes choses qui recommandent peu, même une

personne du monde. » L'ostentation est condamnée, il faut même, pour s'en prémunir, chercher la compagnie des souffrants malodorants.

À chaque culte son empreinte

L'usage des préparations odorantes est donc plutôt réservé au culte. Contexte où il rencontre toutefois dans les premiers temps quelques réticences, par peur d'une assimilation aux pratiques idolâtres, selon **Annick Le Guérer** : « Ce n'est qu'à partir des V^e et VI^e siècles que le saint chrême, composé d'huile d'olive et de baumier de Galaad ou de baume de styrax, entre dans les rites de consécration et les onctions sacrées, tandis que l'encens s'impose dans la pratique liturgique. » Ces pratiques trouvent pourtant leur origine dans l'Ancien Testament. L'Exode relate comment Moïse reçoit de Dieu la recette, plus ou moins précise, de l'huile d'onction sainte (myrrhe, cinnamome, roseau, casse et huile d'olive) et du parfum sacré (storax, onyx, galbanum, aromates et pur encens), exclus de tout usage privé corporel. À charge ensuite pour son frère Aaron de faire brûler l'encens chaque matin, à l'exclusion de tout autre holocauste.

La palette du parfumeur liturgique reste très restreinte : « Les Évangiles réservent les aromates à l'offrande divine mais les limitent à ceux que reçut Jésus à sa naissance - l'oliban et la myrrhe qu'offrirent les mages en même temps que l'or -, ou à ceux dont Marie de Béthanie, instituant l'extrême onction, l'oignit en présence de son trépas : la myrrhe, l'aloès et le nard », détaille Brigitte Munier.

Toutefois, à chaque culte son empreinte olfactive, et, si la signature du christianisme est principalement liée à l'encens, certaines communautés y ajoutent leur touche. Ainsi, l'Église du christianisme céleste, fondée au Bénin et répandue en Afrique subsaharienne, valorise les eaux de Cologne pour leur vertu épuratrice. « *L'encens, purificateur tant des lieux que des personnes, dont le "parfum plaît à Dieu et aux anges et fait fuir les esprits diaboliques", peut aussi servir, sous forme de poudre, à "sanctifier l'eau"* », précise Luc Pecquet dans l'ouvrage collectif *Une histoire mondiale du parfum* (sous la direction de Marie-Christine Grasse, éd. Somogy, 2007). Mais pour ses fidèles, « *le parfum d'entre les parfums, celui dont on asperge les participants aux cérémonies est l'eau de Cologne Mont St Michel [;] sous le nom du saint est écrit "grande tradition" et "fraîcheur éternelle"* ». « *Fraîcheur* » ayant, dans ce contexte, aussi valeur de santé et de bien-être. La promesse à ce compte est de grand intérêt.

Pour la tradition musulmane, le musc compte plus que l'encens. « *Malgré sa rareté et son prix, [il] est parfois incorporé au mortier des mosquées*, rapporte Annick Le Guéner. *Ainsi, aux heures les plus chaudes de la journée, les murs exhalent des odeurs délicieuses propres à donner aux fidèles un aperçu du paradis.* » Et la matière de faire acte de foi...

Voie d'éveil

Fumée et fumet, il faut suivre les ascendantes exhalaisons. « *Le christianisme condamna l'usage profane des parfums, mais prolongea leur fonction sacrée*, rappelle Brigitte Munier. [...] *L'"encens" devint le terme générique pour tout parfum et la fumée fut perçue comme la métaphore visible de la prière.* » L'encens désigne en effet diverses matières à « incendier », comme l'indique son étymologie *incensum*, « bûcher offert aux dieux » [voir page 104]. Les vapeurs se diffusant à l'air, toute l'assemblée réunie partage cette présence parfumée, rappel mystique de l'invisible essence divine. Les fidèles sont ainsi plongés « *dans une même communauté sensorielle* », invités à « *communier de manière fusionnelle* » comme le formule Chantal Jaquet. Par les volutes odorantes, ils dressent entre eux et les dieux un pont ou, selon les mots de Brigitte Munier, une « *échelle de Jacob* », un « *cerf-volant* ». La quantité d'encens brûlé varie selon les chapelles. Comme le souligne Brigitte Munier (citant *Les Parfums. Histoire, anthologie, dictionnaire*, d'Élisabeth de Feydeau, éd. Robert Laffont, 2011), une église orthodoxe à Paris utilise deux fois plus d'encens

qu'une église catholique. Au cours de la liturgie, la présence des fumées stupéfie l'assemblée, la plonge dans une sorte de pré-transe, prélude à l'élévation introspective. Montaigne le remarquait déjà dans ses *Essais*: « *L'invention des encens et des parfums aux églises si anciennes et espandues en toutes nations et religions, regarde à cela de nous réjouir, éveiller, purifier pour nous rendre plus propre à la contemplation.* »

Bien sûr, l'usage des parfums comme une voie d'éveil n'est pas le domaine réservé des grands monothéismes. En Inde, le santal est utilisé dans de nombreuses cérémonies, brûlé lors des crémations, ou en onguent salvateur. L'encens, *dhupa* (« fumigation »), prend place dès la période védique dans les rites cérémoniels. Le santal tient encore un rôle important: « *Le corps [qui en est] enduit [...] est protégé, nettoyé, purifié, et la douce odeur qui s'en dégage est ce pont qui relie le fidèle à l'univers, qui l'unit à l'espace dans cette ambiance que crée le parfum* », explique Elizabeth Naudou dans *Une histoire mondiale du parfum*. Pour le pratiquant hindouiste, la purification du corps avant le culte implique de nombreux usages d'huiles odorantes; ensuite, afin d'« *entrer en contact avec la divinité, on verse dans le feu rituel des plantes, des racines* ».

Le bouddhisme privilégie aussi le médium olfactif – l'encens et le santal notamment – pour favoriser l'éveil. Des bouddhas taillés dans du bois odorant imputrescible aux encensoirs sans cesse alimentés de santal, le parfum se fait support d'une conversation, don et contre-don olfactif, entre le divin et le terrestre: « *Certains sutras enseignent que l'encens contient la parole du Bouddha. [...] Inversement, si l'on fait un souhait en brûlant de l'encens, Bouddha peut l'écouter grâce à la fumée qui monte jusqu'à lui. La respiration prend la forme d'une écoute et d'une communication* », conclut Chantal Jaquet.

Voie à suivre, moyen de communication, don, offrande, indice, preuve, source de ravissement et d'extase sont les grands rôles du parfum dans ses usages spirituels et religieux. Mais celui-ci revêt aussi une fonction apotropaïque (qui conjure le mauvais sort), répulsive et rassurante.

Parfum talisman

Certes, si le parfum porte remède aux maux du corps et aux fléaux [voir l'interview d'Annick Le Guéner, pages 78-81], il possède aussi des vertus antidémoniaques, salutaires. Chez les Touaregs en particulier, « *la fumée de la gomme-résine bdellium (Balsamodendron africanus) ou l'encens noir éloignent les mauvais* →



esprits et apportent prospérité aux membres de la famille. Les encens à brûler sont déposés en petite quantité au centre de la tente», décrit Dorothée Guilhem dans *Une histoire mondiale du parfum*.

Comme le décrit Françoise Aubaile-Sallenave, on retrouve cet usage dans le monde arabo-musulman en général. « Les parfums offrent une protection très efficace contre les mauvaises influences dont on est l'objet dans les moments cruciaux de la vie, naissance, circoncision, mariage, mais aussi dans la vie courante. » Pour contrer la jalousie ou les génies maléfiques, porteurs du mauvais œil, à chaque cérémonie ou rituel de

passage son geste parfumé, onction ou fumigation, renforcé par les « propriétés purificatrices, protectrices » des aromates utilisés.

Dans le monde occidental, il semble que cet usage se retrouve encore dans les grands moments de transition (adolescence, mariage) pour constituer une sorte d'enveloppe protectrice, bouclier contre les mauvais esprits et mauvais penseurs. Le parfum agit donc dans diverses directions : verticale dans une communion avec le divin, mais aussi horizontale dans un rapport de partage ou de séparation – c'est selon – avec les frères humains. ●

L'encens, ou l'odeur du sacré

Jamais matière n'aura été aussi universellement utilisée dans un contexte religieux, et ce, sans discontinuer depuis trois millénaires. Encens (littéralement, ce qui brûle) et parfum (ce qui se dégage par la fumée) ont beaucoup en commun. Un rapport d'homologie lie les deux appellations, le parfum étant d'abord dans son histoire une résine qu'on brûle, des aromates qu'on incendie. Comme « parfum », le mot « encens » a un sens général et un usage spécifique, ce dernier désignant la substance que l'anglais appelle *frankincense*, « encens véritable », c'est-à-dire l'oliban (de la racine sémitique *Ibn* signifiant « blanc » en référence à la couleur blanche des larmes de l'arbre *Boswellia carterii*, dont il est issu). Celui-ci est originaire de la péninsule Arabique et de la Corne de l'Afrique : Oman, Somalie, Éthiopie,

Érythrée. Pour la récolte, de décembre à mai, on incise le tronc et on recueille les larmes résineuses qui coagulent, à partir desquelles on obtient une essence (par hydrodistillation) ou un résinoïde (par extraction à l'alcool). L'essence peut se décrire comme poivrée, terpénique avec un petit côté acidulé, proche de la mandarine, tandis que le résinoïde est plus balsamique et minéral.

L'huile essentielle, à laquelle on prête des propriétés stimulantes, antifongiques et antivirales, contient de l'encensol et de l'acétate d'incensyle, reconnus pour leur pouvoir anti-inflammatoire. En 2008, une équipe de biologistes de l'université de Jérusalem a démontré le rôle de cet acétate dans la régulation des émotions, assimilable à une action anxiolytique, chez les souris.

D'après Xavier Fernandez, chimiste et coauteur de *Parfums antiques: de l'archéologue au chimiste* (Silvana Editoriale, 2015), ces vertus ne seraient pour autant pas la cause principale de son usage répandu dans les rituels religieux. Il affirme cependant que « l'encens, matière sèche et chaude, était utilisé dès l'Antiquité dans la pharmacopée pour soigner les maux froids et humides, y compris la mort, c'est pourquoi il était très présent dans les rituels d'embaumement ».

Il est toutefois intéressant de remarquer ici que la religion dominante dans les régions productrices de l'encens n'y a guère recours. Selon l'archéologue Sterenn Le Maguer, « si le commerce de l'encens est très développé dans le monde arabe depuis la domestication du dromadaire, plus d'un millénaire avant notre ère, l'islam l'a évacué de sa liturgie pour se démarquer

du christianisme. L'encens (appelé en arabe *bakhur*, ce qui signifie également « ce qu'on brûle ») se retrouve néanmoins employé à des fins magiques ou domestiques, pour ses vertus purificatrices, ou encore dans des rituels soufis. C'est alors sous forme de mélange d'oliban, de musc, d'huile de rose, de bois d'agalloche (un des nombreux noms de l'oud) ».

Les diverses formes de l'encens, depuis la résine pure qu'on pose sur des charbons ardents jusqu'aux bâtonnets extrême-orientaux composés de poudre de bois et de résine (oliban ou benjoin) ainsi que de charbon aromatisé d'essence, en passant par les boulettes, cônes et spirales, se sont alors développées pour des raisons pratiques et économiques. Car, si l'encens est bien un objet de transaction divine et symbolique, il n'en demeure pas moins un produit de commerce international.